

Fatidique Rencontre
Place Marceau

Saint-Nazaire 1912-1914

Jacques Bellanger
&
Béatrice Bellanger

De Jacques Bellanger

Roman policier

Le Crime du Grand-Marais(*)	2013
Énigme Rue Saint-Just	2012
Note Finale pour le Mythe du Mûrier	2011
Le Puzzle de Dan Alaric	2010 - 2011

(*) co-écrit Béatrice Bellanger

Nouvelles

Histoires de Papa -tome 1	-2 Nouvelles	2013
---------------------------	--------------	------

Nouvelles fantastiques

Chroniques Extraordinaires tome 1- 7 Nouvelles	2011
Chroniques Extraordinaires tome 2 -8 Nouvelles	2011

Roman historique

Saint-Nazaire M'a Dit	2012
-----------------------	------

Anthologie - Recueils d'articles de presse

SAINT-NAZAIRE,	1838-1867 N°	1
SAINT-NAZAIRE,	1868-1880 N°	2

Bellanger Jacques – Éditions

Impression chez

Bookelis.com www.bookels.com

Lulu.com www.lulu.com

Jacques Bellanger
Béatrice Bellanger

Fatidique Rencontre
Place Marceau

Saint-Nazaire 1912-1914

Inspiré d'un fait réel.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-90323-04-9 EAN : 9791090323049

© Jacques Bellanger

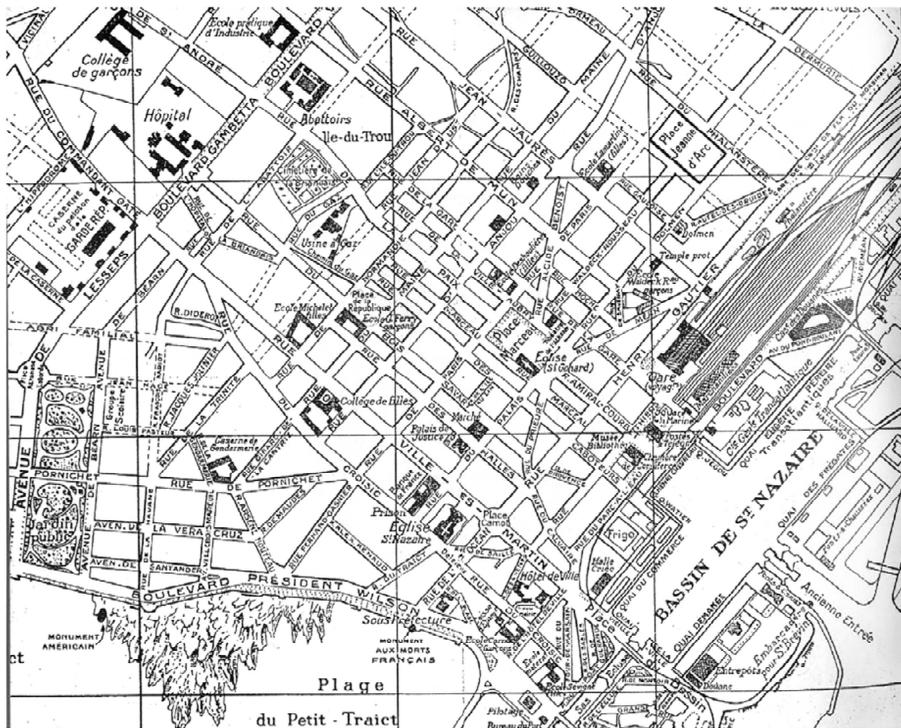
Dépôt légal : décembre 2014

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservées pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Un grand merci à Béatrice
pour sa patience et sa collaboration.



Découverte.

Au moment où commence ce récit, il était six heures du matin, ce lundi 2 septembre 1912.

Auguste Robert était employé comme garçon marchand de vin, fils d'un chauffeur aux Ateliers et Chantiers de la Loire. Tout en marchant, il se dirigeait vers son travail. Auguste pensait bien être rejoint par le jeune François, un riveteur des chantiers. Ils avaient pris l'habitude de faire le chemin ensemble à partir de l'angle de la rue de Cran¹ et du Maine.

Dès le lever, Auguste maugréait, il avait rêvé de la chasse ce qui aurait dû le rendre joyeux, mais l'ouverture avait été reportée du premier au quinze de ce mois. Il lui faudrait encore attendre quinze jours. Le week-end dernier, il n'avait pu qu'astiquer sa vieille carabine à canons juxtaposés. Pourtant la veille au soir, après son travail, il lui avait semblé entendre des tirs lors du détour, du côté de la rue de Cardurand, en raccompagnant François.

— Maudits Chasseurs ! Maudits cousins briérons qui ne respectent pas la date, lui avait-il dit.

¹ Rue Jean Jaurès

Puis il avait fait un sourire, se souvenant de sa jeunesse où il lui arrivait de débusquer à grand coup de fusil le colvert en dehors des jours d'ouverture comme certains quand le mois était dur à finir financièrement.

Quand il regarda sa montre à gousset, il s'aperçut que ses pensées l'avaient mis un peu en retard.

Il devrait presser le pas. Il lui restait trente-cinq minutes avant la sirène d'embauche. Il n'était pas encore à la boutique de Penhouët près des Ateliers et Chantiers de la Loire. Le chemin habituel passait par la rue de Cran, la rue de Nantes², longeant la voie ferrée en direction de Penhouët³, puis le contournement du bassin. Il regarda à nouveau sa montre. Il se mit à parler à haute voix

— Mon petit Auguste, avec François, on passera par la rue du Dolmen jusqu'à la rue du Phalanstère⁴ puis on traversera le second terrain vague.

Auguste Robert habitait le quartier de L'Île au trou⁵, non loin de l'abattoir⁶.

Sur la route, il se disait que François allait l'attendre. Il devrait raccourcir la distance en prenant comme il le faisait souvent par le chemin dans le petit champ de l'Île du trou. Il n'avait pas marché cinq minutes qu'il

² Rue Henri Gautier

³ Ancienne orthographe de Penhoët

⁴ Rue Jeanne d'Arc

⁵ Palais de Justice

⁶ Place du 8 et 11 mai 1945

s'arrêta, surpris à bon droit ; il venait en effet d'apercevoir un corps étendu le long de la haie.

Auguste appela immédiatement le voisinage. Un attroupement ne tarda pas à se former malgré l'heure matinale.

Le bruit de la découverte du cadavre se répandit tel un feu de paille. Monsieur Haudebert, du commissariat central fit son apparition. Il avait été réveillé par des cris. Il habitait non loin de la scène. Il fut suivi quelques minutes après par le Commissaire du deuxième quartier, Monsieur Canut, prévenu par un gardien.

Les conversations chuchotées allaient bon train. Cela faisait moins d'une heure que la localisation du corps avait été faite et la rumeur commençait déjà à impliquer les Apaches de Saint-Nazaire.

Les deux Commissaires durent se frayer un passage au milieu de la vingtaine ou trentaine de badauds qui se trouvaient présents sur le chemin.

Le Commissaire Haudebert regardait la population matinale, tandis que Canut s'était accroupi le long de la victime.

Les gens étaient à proximité de la scène. Lorsque Monsieur Canut glissa une main dans une poche du mort, un brouhaha se fit entendre. Canut fit un signe de l'autre, l'agent Gilbert comprit l'ordre.

— S'il vous plaît, sortez du terrain ! disait-il d'un ton gentil, mais ferme.

Lui et ses collègues éloignèrent la foule.

Le Commissaire Haudebert, qui avait gardé le silence, apostropha le petit rassemblement qui croissait encore.

— Qui a découvert la victime ?

Auguste Robert leva la main sans dire un mot, puis la remit rapidement dans sa poche. Depuis qu'il avait crié demandant de l'aide, il n'arrivait plus à émettre de son.

— Venez ici, Mon Ami. Comment vous appelez-vous ?

Auguste n'osait pas s'approcher.

— Venez, Mon Ami, continua le Commissaire Irénée Haudebert. N'ayez pas peur !

Il s'avancait la bouche grande ouverte, mais on n'entendit rien. L'homme était vêtu d'un pantalon de velours à côtes, serré à la cheville. Le pantalon se marquait aux genoux de deux larges boursouflures. Il avait mis une lavallière crasseuse sur le col douteux d'une chemise de flanelle. Il avait les poings enfoncés puissamment dans les poches de sa veste de velours marron qui se fermait haut.

— N'ayez pas peur de parler, « Mon Ami ».

Le Commissaire Haudebert abusait souvent de l'expression « Mon Ami », avec cette petite pointe d'accent snob, mélange de son héritage de noblesse française. Il assurait, à qui voulait bien l'entendre, qu'il était apparenté par son père Amaury avec de la longue lignée royaliste qui serait le fils illégitime de Madame la Comtesse Blanche de Haut-de-Bert de Sainte-Croix d'Orléans. Mais la réalité était plus simple et pour lui difficile à admettre. Il était l'arrière-petit-fils de

Gontran Martin, un riche marchand négrier mulâtre qui moyennant des largesses financières avait pu obtenir que l'on ajoute une branche perdue sur l'arbre de la famille Haut-de-Bert de Sainte-Croix. Il avait ainsi changé son nom en Gontran Martin de Haut-de-Bert devenue après la révolution Gontran Haudebert. Mais, cette histoire familiale n'avait jamais été vérifiée.

Bien qu'il se soit levé en catastrophe, le Commissaire Haudebert mettait un point d'honneur d'avoir une tenue digne de son rang. Il était habillé d'une veste assez courte en vigogne, avec les revers allongés finement. La veste pincée était fermée par trois boutons en nacre, donnant un chic parisien. En dessous, l'on apercevait le gilet à quatre boutons porté sur un pantalon très cintré à petits carreaux de nuance approchante, notant la haute élégance du personnage. Un chapeau de feutre gris complétait cette toilette.

— Mon Ami ! Je voudrais simplement connaître la façon dont vous avez découvert le corps.

Auguste fronça les sourcils en entendant cette familiarité.

Le Commissaire voyant qu'il n'y arrivait pas, lui tendit la main afin de le rassurer.

— Je suis le Commissaire Irénée Haudebert, du commissariat central. Quel est votre nom ?

Il n'obtint aucune réponse.

— Au fait, bonjour. Allez ! Serrez-moi la main, Mon Ami ! Je sais que vous n'avez rien fait. Cela se voit sur votre figure, Mon Ami. Je voudrais simplement apprendre de votre bouche de quelle façon vous avez trouvé le corps.

Auguste, sentant le calme revenir en lui, retrouva la parole.

— Monsieur, je ne vous connais pas. Mais soit ! Voilà ce que j'ai dit au gardien Rousseau. J'allais au travail quand je suis tombé sur le type. C'est tout. Je passe par là presque tous les matins à six heures, surtout si je suis en retard. Quand j'ai vu le sang, parce qu'il avait du sang plein sur la figure, j'ai eu peur alors j'ai appelé à l'aide. C'est tout.

Il regarda sa montre qui indiquait sept heures trente.

— Je vais prendre un savon par mon chef. Il y a des clients à Penhouët qui doivent m'attendre. On est en finition du Rochambeau, un paquebot dit « à classe unique » de la Compagnie Générale Transatlantique... qui sera lancé le 12 septembre prochain. Nous avons aussi en fabrication la coque du Cuirassé France, un dreadnought français comme disent les étrangers. Le cuirassé France devrait être mis à l'eau le 7 novembre, puis il y aura la phase d'armement et les chantiers devront avoir terminé impérativement pour le 14 juillet 1914. Une belle date, le 14-7-14 !

Auguste était un vrai expert sur la construction des navires. Il connaissait même les moindres détails qu'il avait obtenus en discutant avec ses clients le matin. Il pouvait en parler pendant des heures de tous les navires qui avaient été construits depuis la création des Chantiers. Il regarda de nouveau l'heure et il ajouta.

— Cela va chauffer pour mon matricule. Je vous laisse, il faut que j'aille servir ces messieurs avant l'embauche. Au fait, mon ami François m'a dit qu'il avait quelques-uns des rivets à reprendre parce que le

Laboratoire d'Analyse Métallurgique de Saint-Nazaire ne les avait pas validés. Vous savez avec l'accident du Titanic en avril, ils sont devenus tatillons...

— Restez encore un instant, j'ai des questions à vous poser. Le moment venu, un gardien vous raccompagnera pour justifier votre retard.

— Mais ce n'est pas que moi... je n'ai pas le temps, les gars m'attendent. Je vous ai dit tout ce que je savais. Je ne le connais pas ce type. Moi, je vais au boulot.

Auguste entra dans le groupe de badauds qui s'attroupait là depuis le matin et le traversa.

Il recommençait à marmonner.

— Quelle idée, j'ai eu de vouloir passer par cet endroit. J'ai quarante ans. Je ne le connais pas...

Le Commissaire, avec des manières que l'on ne voit que dans les soirées huppées, héla un agent en pinçant du bec.

— Gardien, Mon Ami !

Auguste exécutait son demi-tour parfait et prenait la direction de la rue de Cran.

Le Commissaire se mit sur la pointe des pieds afin de ne pas perdre Auguste de vue.

— Gardien ! Gardien Rousseau, arrêtez, ce... non, le garçon marchand de vin.

Edgard Rousseau regarda le Commissaire principal et vint à sa rencontre.

— Pardon ! Qui dois-je arrêter ?

— Cet homme, en velours, qui est... !

— Vous parler d'Auguste, de l'Île du trou, c'est un bon gars. C'est un bosseur, grincheux, mais pas

méchant pour deux sous. Il m'a dit qu'il était tombé par hasard sur le mort. Je sais qu'il dit la vérité. Nous l'avions décidé... avec le... de le laisser partir.

Le Commissaire Haudebert l'avait écouté, mais n'appréciait pas la tournure des choses et perdait de son calme sans pour autant laisser tomber son attitude hautaine.

— Je vous demande de l'arrêter, Gardien ! J'ai des questions à lui poser...

Le Commissaire Canut, qui avait terminé son premier examen du corps, très amusé, avait regardé la scène entre son principal et cet homme.

Canut avait gravi tous les échelons de sa longue carrière. Il fêtera en fin d'année ses trente-cinq ans de service et ses cinquante-sept ans. Il n'était pas comme son principal, issu de la bourgeoisie mondaine.

— Vous m'entendez ! Arrêtez ! ... arrêtez ! C'est qui ce « Nous » ?

Le Commissaire Irénée Haudebert montait sur ses grands chevaux en voyant son témoin dont il ignorait toujours son nom. Le gardien Rousseau subissait les foudres et recevait des menaces de réprimandes sévères.

Le Commissaire Canut intervint.

— Nous, c'est moi. Je vais m'occuper de cette enquête. Elle me revient de droit, elle dépend de mon quartier. Je m'occupe de tout, témoins, cadavre, médecins... Vous me comprenez, Commissaire principal. C'est une affaire de mon ressort. Un mort... dans un terrain vague... les poches totalement vidées... un crime de quartier sûrement...

Concernant les poches, Canut ne les avait pas encore vérifiées. Mais, en vieux brisquard, il savait que le Commissaire principal Haudebert aimait les affaires dont il pouvait exploiter la presse aux fins de gagner en visibilité auprès de la police parisienne dont il avait envie de faire partie.

L'affaire actuelle, après le rapport succinct de Canut, n'avait pas l'air de correspondre à ses besoins.

— Si c'est un crime d'Apaches, Mon Ami ! Je vous le laisse. Mais arrêtez-moi, ce type en velours, quand même !

Le Commissaire Canut dit calmement,

— Je reverrais Monsieur Auguste Robert, ce soir, soyez-en sûr. Je le connais.

Le Commissaire Haudebert salua en inclinant la tête tout en portant sa main à son feutre et s'en alla.

On pouvait lire sur son visage que ce crime venait de le décevoir. De plus, il n'appréciait pas trop Canut. Il le trouvait trop bourru.

Canut était content de lui mais il savait qu'il jouait avec le feu parce que Haudebert avait sa tête des mauvais jours.

— Allez au boulot, lança Canut.

Il avait un mort dont pour le moment, on ignorait tout. De plus, les premières recherches autour de la victime n'avaient rien donné.

Le Commissaire Canut avait gagné son premier combat contre le Commissaire Haudebert, son principal, en l'emmenant sur la piste des bandes d'Apaches.

La ville de Saint-Nazaire était depuis plusieurs années gangrénée par des bandes de jeunes voyous prêts à tout utilisant le surin pour dévaliser et dépouiller le soir venu les passants. Certains sont d'ailleurs particulièrement violents, n'hésitant pas à commettre des homicides.

Dans les quartiers, près du port, les Apaches déambulaient dans leurs vestons semi-ouverts, en lustrine noire, sur leurs chemises fripées. Certains préféraient le tricot rayé et la ceinture en flanelle rouge, mais tous portaient la casquette vissée au-dessus d'une nuque rasée, des cheveux lisses et pommadés ramenés en accroche-cœur et paradant ainsi devant leur dulcinée.

La police en connaissait la plupart, mais ne réussissait pas toujours à les appréhender parce qu'ils arrivaient souvent à se forger des alibis.

Identification.

Le Commissaire Canut avait remarqué tout de suite que le mort était vêtu très proprement, ce qui indiquait qu'il avait une situation. Mais il s'en était bien gardé de le dire au Commissaire Haudebert qu'il n'appréciait pas du tout.

Quand il l'avait aperçu ce matin-là, il avait glissé discrètement au gardien Rousseau qu'il ne tutoyait qu'occasionnellement que quand il était perturbé.

— Tu as vu, le Petit Coq de la bassecour est venu voir s'il ne peut pas avoir de l'avancement. Il va m'énerver avec ses « Mon Ami ». Rousseau, toi tu le sais, je n'ai jamais été son ami. On va tout faire pour ne pas l'avoir dans les pattes. Moins on lui en montre, plus il partira rapidement.

Rousseau avait même répondu.

— Haudebert n'aime pas les crimes des Apaches. On n'a qu'à lui dire que cela en est un.

— Pourquoi pas ! Mais, j'espère qu'il n'a pas vu le macchabé. Il est trop bien habillé. De toute façon, le crime est sur le deuxième quartier. Et c'est le mien.

Canut avait enfin retourné toutes les poches de cet homme mort. La pêche n'avait rapporté qu'un chapelet, des gants, des clefs et un canif.

La victime présentait de graves blessures sur le corps et sur la tête. Des coups avaient déchiré profondément le visage qui en était tout ensanglanté. Mais, ces coups n'étaient pas les importants.

Canut qui examinait la victime rappela le gardien Rousseau.

— Tu vas pouvoir faire emporter le corps à l'hôpital. Il réfléchissait.

— Les hôtels sont pleins. Peut-être, un étranger qui a été victime d'un rôdeur, si c'est le cas, tant que l'on ne trouve pas son identité, nous n'avancerons pas. Au fait, il faudra vérifier les dates et les listes de passagers des prochains départs pour les Antilles. Il va falloir faire gaffe. Le Commissaire Haudebert connaît du monde dans ce milieu et pourrait nous mettre des bâtons dans les roues.

L'hôpital se situait boulevard Gambetta, à deux pas de la caserne, le service de la médico-légale était sur la gauche en entrant.

Mais avant de le transporter, le Médecin Laborde arriva. Il était tout en sueur. Il avait couru dès qu'il avait été prévenu.

— Qui est responsable de l'affaire, s'il vous plaît.

Canut s'avança vers lui.

— Ah ! Vous. On m'avait dit que le Commissaire Haudebert était là...

— Il est déjà reparti.

— Je préfère nettement travailler avec vous, mon cher Canut. Bon, voyons le malheureux.

Le médecin se pencha sur la victime puis s'accroupit. Il l'inspectait d'une manière que certains auraient pu prendre pour désinvolte, mais, l'homme avait une telle pratique que rien ne pouvait échapper à son œil d'expert. Il se releva.

— Voyons ! Oui, oui, les plaies au visage ne sont sûrement là que pour vous empêcher de le reconnaître rapidement. La victime a surtout reçu deux coups de couteau. Canut regardez ! Ici, l'on voit bien une première entaille dans le haut du ventre et la seconde se trouve sur le thorax. Vous voyez, la lame s'est insérée entre les côtes. Ce coup de couteau va directement au cœur et je dirais qu'il a pénétré sur une profondeur d'au moins quinze centimètres, par contre lorsqu'on voit la tache de sang, il y a quelque chose que je ne vois pas... Bon, je vous en dirais plus après un examen approfondi. Emportez la dépouille à la morgue, Messieurs. Je vous accompagne.

Le gardien Rousseau appela son collègue Félicien Albert pour le seconder dans le transport de la victime.

Le corps fut déposé sur une civière.

Le Médecin Laborde observait la manutention et distillait des conseils de précaution. Il était maniaque et ne voulait pas que la moindre négligence détériore son futur travail.

— Commissaire, le corps a dû être déplacé. Le sang ! C'est à ce que je pensais, il n'y en pas assez.

Félicien qui pour le moment s'occupait de la foule n'avait pas encore eu le temps de regarder le mort.

Il se pencha sur la victime et fit un pas en arrière, tout en lançant un juron.

Félicien avalait sa salive et le montrait du doigt.

— C'est... c'est Louis... Louis Braillys, le chimiste.

— Vous le connaissez !

— Pour sûr ! Il habite non loin d'ici dans le quartier de ma mère. Ma mère le connaît bien cette personne, surtout sa mère, Angèle Aoustin qui habite rue de Cran. Vous savez que c'est une Aoustin de la Chapelle. Moi, ma grand-mère s'appelait aussi Angèle Aoustin. Mais on est des Aoustin de Camer à côté de la Chapelle des Marais. Alors, vous comprenez que l'on se connaît quand on est du même pays, que l'on porte le même nom, même si l'on n'est pas de la même famille. Comme le dit ma mère, quand un du pays vient vivre à côté de chez soi, il serait mal venu de l'ignorer...

Ce monologue familial commençait à échauffer les oreilles du Commissaire Canut

— Félicien, alors vous savez le nom du mort, oui ou non ? Je n'ai pas besoin de connaître votre arbre généalogique.

— Excusez-moi, Commissaire. Pour sûr que je le connais ! C'est le fils d'Angèle Aoustin...

— Félicien !

— Je suis tout retourné. Il s'appelle Louis Braillys, le fils d'Angèle Braillys, née Aoustin. Louis vit rue de Cran, chez sa mère. Elle est veuve. Louis, un petit bonhomme bien sympathique. Il travaille pour Louis

Campredon, le savant fondateur du Laboratoire d'analyses métallurgiques de Saint-Nazaire, rue Villes-Martin⁷.

Le Commissaire Canut regardait Félicien.

— Mazette ! Vous le connaissiez bien. Cela va nous aider pour l'enquête.

— Commissaire, je ne suis pas sûr. J'ai bien été un peu à l'école avec lui. À l'école, vous savez, c'était un champion, une grosse tête... Moi, j'étais au fond de la classe près du poêle à charbon... Vous connaissez les gamins à l'école, ils ne sont pas tendres entre eux. Je faisais partie de ceux qui le taquinaient. Mais à part ça, il avait l'air gentil. Il était chimiste et moi policier, vous comprenez, nous n'étions pas du même monde.

Le Commissaire fixait Félicien Albert, mais ne l'écoutait plus. Il réfléchissait puis il lui demanda de se taire.

— Bon, si je comprends bien le mort est un chimiste qui s'appelle Louis Braillys et qui habite rue de Cran.

— Tout à fait, Commissaire.

— Vous m'auriez dit simplement cela ; on aurait gagné un peu de temps. Mais j'apprécie votre franchise.

Le Commissaire Canut s'adressa à ses hommes.

— Nous connaissons l'identité de la victime. C'est Monsieur Louis Braillys.

Soudain, ce fut la stupeur quand les personnes de la foule, toujours présente, entendirent le nom. Il y avait

⁷ Avenue du général de Gaulle

beaucoup d'amis qui durent se rendre à triste évidence qu'ils venaient de perdre un être cher dans de mystérieuses circonstances.

Félicien qui avait envie de parler continuait.

— Mais, si je peux dire un truc, c'est que je l'apercevais quand je rendais visite à ma mère. Au fait, on se parlait peu, « bonjour, bonsoir » la politesse, vous comprenez et quand j'étais en tenue, c'est tout juste s'il me saluait. C'est du pareil avec tous mes anciens copains de l'école. On s'habitue à ce que les gens n'aiment pas la police, même quand ils n'ont rien à se reprocher. Vous me comprenez, Commissaire !

Canut, voyant que Félicien s'incrustait, lui dit.

— Tout à fait. Voyez donc avec la foule... relevez tous les noms.

Les agents firent la liste des personnes présentes qui croissait toujours.

De toute part, on entendait la communauté arrivée sur les lieux confirmant et faisant des louanges sur leur sympathique concitoyen. Tous avaient des mots des plus élogieux.

Canut connaissait bien ces premiers instants où une victime ne pouvait avoir fait que de bonnes actions et avait une famille irréprochable, mais l'éloge funèbre spontané terminé, l'enquête pouvait commencer.

Bureau 13.

Canut était arrivé au commissariat de quartier. Il ouvrit la porte de son bureau qui portait le numéro 13. Il resta sur le seuil, une boîte en carton dans les bras et regarda sa table.

La pièce exiguë ne comportait qu'une seule petite fenêtre haute donnant sur la cour. On aurait dit une cellule ou un placard. Ce bureau était le sien. Il y était attaché. En effet, il y avait fait ses débuts. Depuis plus de vingt longues années, il y avait gravi les échelons. À plusieurs reprises, sa hiérarchie lui avait proposé un autre local, répondant à son grade de Commissaire. Canut, en Nazairien de souche, avait refusé tout changement.

Comme il le disait quand on lui parlait du bureau qui portait le numéro 13 :

— Peu importe le numéro, je ne suis pas superstitieux. Je reste fidèle à cette petite pièce qui me rappelle mon origine modeste, et mes longues nuits avec le nez dans les dossiers lorsque j'étais simple inspecteur. À l'époque, le Commissaire Jules Martin me disait que j'étais un inspecteur privilégié qui avait un bureau seul pour y cogiter et spéculer.

Et puis, le Bureau 13 lui avait porté chance, n'avait-il pas réussi l'examen de Commissaire en 1900 à trente-trois ans. Canut ajoutait avec une voix ferme et décidée :

— Il n'y a que là que je peux réfléchir sereinement à une enquête.

La seule concession qu'il avait faite concernant cet espace était le percement d'une porte de communication avec le bureau 10 des inspecteurs et des agents de la sûreté, regroupement des trois autres bureaux à l'origine identiques au numéro 13 et dont les portes 11 et 12 avaient été condamnées.

Il déposa la boîte sur la table encombrée de nombreux dossiers en cours et s'assit dans sa chaise, regardant les maigres éléments qu'il possédait : un chapelet, des gants, des clefs et un canif et un petit mot du gardien Rousseau qui a écrit sur petite page déchirée.

Il y a du sang partout et des coups sur la figure. La victime ne possédait plus de montre, ni de portemonnaie, ni de portefeuille.

Il ferma les yeux et une pensée lui vint. Serait-ce un vol qui a mal tourné ?

Il secoua la tête.

Il réfléchissait à voix haute, il disait même que cela l'aidait. Il y avait les questions habituelles...

— Bien sûr, un des mobiles du crime pourrait ou devrait être le vol. Pourquoi tuer un homme que l'on dit gentil, du moins à ce que racontent nos premiers témoins ? Il me faudra vérifier cela. Avait-il des

ennemis, ce qui changerait la nature et le mobile ? Pourquoi le défigurer ? ...

Dans la tête du Commissaire, il y avait une explosion d'autres questions.

Une chose qu'il savait, l'affaire simple au demeurant ne devait peut-être pas être si simple que cela. De plus, il lui faudrait jouer la partie finement parce qu'il y avait le Commissaire principal Haudebert, un homme ayant des relations, ne pensant qu'à son image, prêt à tout pour avoir la Une et obtenir la reconnaissance.

Entre-temps, le corps était arrivé à l'hôpital. Il avait été déposé dans l'amphithéâtre.

Il se leva de son bureau puis se dirigea vers la porte de communication du bureau des agents de la sûreté.

— Félicien !

Dans le couloir, une voix répondit, c'était Félicien qui revenait de l'hôpital avec le gardien Rousseau.

— Oui !

— L'adresse exacte de la victime.

— Monsieur Louis Braillys habitait là avec sa mère. Ah oui, je vous l'ai déjà dit. Il loge dans une petite maison retirée au fond d'un jardin, non loin de l'angle de la rue de Cran⁸ et du Boulevard Victor Hugo. Dans le bureau, nous avons un plan, je vous montre, si vous le voulez.

Tout en se dirigeant vers la carte de la ville, Félicien, tel un vrai moulin à parole, continuait ses explications.

⁸ Rue Jean Jaurès

— Vous savez, ma mère va être catastrophée quand elle va l'apprendre. Elle le sait, peut-être déjà... dans le quartier, les bruits courent vite. Voilà, vous voyez sur la carte, c'est ici, Monsieur.

Il montrait l'endroit exact.

— Où travaillait-il ?

— Ici, rue Villès-Martin⁹.

En regardant le plan, Canut s'aperçut que l'endroit de la découverte du crime se trouvait sur le chemin du travail de Monsieur Braillys.

Il remercia Félicien et réintégra son bureau.

Il esquissa un sourire, il tenait là peut-être un premier indice.

— En fin de compte, l'hypothèse du crime d'un rôdeur, pourrait-elle être la bonne ? À partir du moment que l'heure du crime corresponde avec ses horaires de travail.

Mais d'autres idées surgissaient à nouveau, qu'ils gardaient dans sa tête.

Il s'était assis sur le coin de son secrétaire.

Pendant cinq longues minutes, il n'y eut plus un mot. Le silence ne fut troublé que lorsqu'il se leva.

Canut traversa son petit bureau et du coin de la porte de communication, il interpella Félicien.

— Félicien ! Accompagnez-moi chez Madame Braillys. C'est la corvée d'annoncer la pénible nouvelle à une mère.

⁹ Avenue du général de Gaulle

L'agent de la sûreté fit une moue.

— Monsieur, j'aimerais qu'Edgar me remplace. Rousseau, tu peux aller à ma place.

Le Commissaire surpris,

— Vous connaissez la mère de la victime. Qu'y a-t-il ?

Félicien était bien ennuyé.

— C'est que quand j'étais gamin, avec des copains, et cela je n'en suis pas très fier, on a bousculé le petit Louis, et sa mère l'a dit à la mienne.

Canut allait de surprise en surprise concernant l'attitude de Félicien.

Félicien se frottait la tête baissée. Un peu honteux, il ajouta une explication.

— Il faut remettre cela à l'époque, j'avais quinze ans et Louis dix. Je lui piquais son goûter. Sa mère l'a appris et l'a dit à la mienne. Ma mère m'a chopé. J'ai passé un mauvais quart d'heure. J'ai été obligé de m'excuser et je lui ai promis de lui défigurer sa petite gueule d'ange.

— Félicien, vous n'êtes qu'un idiot ! Cela remonte à plus de vingt ans.

— Bah ! Il y a eu la fois aussi où il avait trop bu. Je l'avais ramassé place Marceau. Alors, je l'ai mis en salle de dégrisement... tout nu !

— Je ne comprends pas.

— On nous dit de faire attention à ce que le prisonnier ne se suicide pas... en se pendant avec ses vêtements. Alors, avec un copain, on l'a mis nu.

Il avait un sourire niais.

— Mais, on était le premier novembre et il ne faisait pas chaud. Il a contracté un mauvais rhume. Et sa mère et ma mère l'ont sut.

Canut regardait Félicien.

— Histoire de savoir ! Quand est-ce que vous lui avez fait subir ce traitement, au petit Louis ?

— En novembre dernier, il y a moins d'un an. Vous savez bien, nous avons reçu les nouvelles consignes du Commissaire Haudebert en juillet 1911, concernant le suicide des prisonniers.

Le Commissaire Canut leva les yeux au ciel.

— La consigne est pourtant précise, lacets, ceinture, cravate, et autres moyens longs pouvant servir à se pendre. Cela ne veut pas dire tous les vêtements. Je vérifierais à l'avenir que cela ne se reproduit pas.

Canut au fur et à mesure qu'il parlait sentait une colère monter en lui. Il secoua la tête afin de se rasséréner.

Félicien baissait la tête comme un enfant pris en défaut.

— Rousseau, accompagnez-moi.

— Commissaire, c'est que...

— Vous avez eu des problèmes avec Louis Braillys.

— Non

— Rousseau, vous m'accompagnez.

Canut était sur le point de sortir.

— Commissaire.

— Quoi encore, Félicien !

— La vieille Braillys a été se plaindre au Commissaire Haudebert...

— Du respect, dites madame Braillys et il ne manquait plus que cela, le Commissaire principal.

Félicien leva la tête tel un coq.

— Vous savez ! Le Commissaire Haudebert lui a répondu qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. Un gentilhomme ne se répand pas dans la rue... le fils de cette dame avait des attitudes d'un déclassé. Il m'en a parlé et m'a dit que j'avais bien agi avec un semblable individu qui ne sait pas se tenir. Il a même ajouté qu'à une époque, il eut été jeté en cul-de-basse-fosse¹⁰, il regrettait que l'on ne puisse agir ainsi.

Les joues du Commissaire rougissaient à vue d'œil.

— Ce Haudebert est un abruti ! Il est... il... je suis hors de moi quand j'entends de telles inepties.

¹⁰ Les oubliettes d'un château ou d'une prison

Visite à une mère.

Il respira un grand coup. Il attrapait un long vêtement et une casquette.

— Rousseau, nous avons une terrible mission à faire, annoncer à une mère le décès de son fils.

Les bureaux se trouvaient sur le côté du boulevard Gambetta dans la caserne. Le chemin pour aller chez Madame Braillys était des plus simples. Cela se résumait à une longue ligne droite d'à peine un kilomètre.

Canut fumait la pipe de temps en temps, mais il avait adopté depuis l'été les cigarettes Le Nil. Sûrement influencé par les journaux, où on lisait entre deux articles le slogan : « Les fumeurs avisés ne fument que Le Nil »...

Sur le trottoir en face la caserne, rue du Commandant Gâté, il sortit son paquet de cigarettes et le tendit vers l'agent de sûreté Rousseau.

— En voulez-vous une ?

— Oui, merci Commissaire. Je fume habituellement des roulées, mais dans la précipitation, j'ai oublié mon tabac sur mon bureau. Alors pas de refus.

Ils allumèrent leurs cigarettes et marchèrent sur le trottoir ensoleillé.

— Pensez-vous, Commissaire ! Hum ! Madame Braillys ne doit pas nous aimer. Nous, la police.

— Je ne crois pas cela. La mort d'un enfant change beaucoup de choses.

Ils marchèrent en silence, tranquillement. Canut pour se calmer avait pris une deuxième cigarette, il avait besoin de réfléchir.

— Au fait, j'y pense. Si vous êtes amené à parler de la victime, dites Louis et utilisez le présent. Quand on s'adresse aux parents des victimes, cela est moins éprouvant pour eux. Ils n'ont pas encore commencé leur deuil.

— Bien Commissaire.

Au bout d'une douzaine de minutes, ils atteignirent l'angle de la rue de Cran. Il était quinze heures.

L'accès de la petite propriété de Mme Braillys possédait un portail à deux vantaux en fer forgé noir. Arrivé devant, l'agent Rousseau actionna la clochette située sur la droite. Le Commissaire n'attendit pas et ouvrit la grille, il avait vu que la serrure n'était pas fermée à clé.

La maison était posée au bout du jardin. Le chemin qui le traversait mesurait bien cinquante mètres. Tout un côté du jardin était planté de rosiers, la passion de la maîtresse de maison

De l'autre, un potager occupait une partie. Il ne restait plus que quelques légumes de saison. Ensuite, il y avait un petit verger composé de trois poiriers, deux pêchers, un cerisier et cinq pommiers, dont les

branches, croulaient littéralement sous les pommes à couteau.

Rousseau fit quelques pas et tomba en admiration devant les arbres fruitiers.

— Commissaire, regardez, celui-là, c'est une belle de Pontoise, il faut attendre janvier et on les mange jusqu'en mai. Oh ! Celui-là, c'est un Golchard, les pommes sont bonnes maintenant et jusqu'à Noël. Oh ! Une Reinette franche et celui-là, un Gros Locard Jaune. Voilà, une Reinette grise du Canada, moi, j'aime bien celle-là...

Tout en faisant l'inventaire des pommiers, les deux hommes ne s'étaient pas aperçus de l'arrivée de Mme Braillys.

— Bonjour, Messieurs !

L'agent Rousseau sursauta.

— Messieurs, vous venez peut-être pour le vol des poires et de quelques pommes dont j'ai fait part à l'agent Martin l'autre dimanche à l'église. Mais il ne fallait pas vous déranger pour si peu.

Canut avalait sa salive et cherchait ses mots.

Elle continuait

— J'ai dit à l'agent Martin que je ne désirais pas porter plainte. Il reste assez de fruits sur les arbres pour l'hiver.

Mme Braillys était une femme de soixante ans. Elle avait une prestance naturelle. Elle mesurait bien un mètre soixante-cinq et était svelte. Ce jour-là, bien qu'habillée très simplement de noir, marque de son veuvage, elle n'en était pas moins élégante. L'on

apercevait quelques fines dentelles à ses poignets. Ses cheveux gris étaient attachés en chignon haut.

Canut prit un air sérieux.

— Madame, pouvons-nous discuter de cela à l'intérieur ? Nous serions mieux assis.

La femme comprit qu'une affaire importante et grave allait lui être annoncée.

— Madame, vous avez un fils qui s'appelle Louis.

— Oh ! Que lui est-il arrivé ?

— Madame...

— Ne tergiversez pas, je suis forte.

Canut cherchait les mots justes. Il ne voulait pas brusquer les choses, mais il fallait dire la réalité et surtout ne pas la masquer. Il se souvenait d'une affaire traitée par le Commissaire Haudebert, où la mère d'une victime s'était suicidée après avoir appris par la presse les circonstances exactes et tragiques de la mort de son enfant.

— Madame, je vous dois la vérité. Votre fils, Louis est décédé, mais, je... je veux dire nous, toute la police, et nous vous assurons que nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour en connaître le fin mot. Nous ne possédons pas encore tous les détails de... pour le moment, nous ne savons pas par qui Louis a été assassiné.

Il la regarda dans les yeux, attendant une réaction d'Angèle Braillys, mais n'en voyant aucune, il poursuivit. Canut cherchait ses mots

— Madame, ce que je peux vous dire... c'est que... nous avons retrouvé Louis à six heures ce matin, non

loin d'ici, dans le terrain vague de L'Île du trou. Soyez forte Madame Braillys ! Louis a été poignardé à plusieurs reprises. Le médecin légiste est actuellement avec Louis pour nous donner toutes les constatations de sa mort.

La femme restait de marbre, bien qu'elle ressente à l'intérieur d'elle-même une foule de sentiments qui montaient. Il n'y avait qu'un léger mouvement de sa mâchoire serrée qui trahissait son angoisse. Puis elle sortit une phrase.

— Vous êtes sûr que c'est Louis, dit-elle d'une voix empreinte de sanglots. Vous êtes sûr.

— L'agent Félicien Albert nous l'a confirmé.

Angèle Braillys eut une réaction de peur. D'un seul coup, une voix grave marquée d'une rancune tenace se fit entendre dans sa bouche.

— Ce vaurien de Félicien connaît bien mon Louis. Il lui a fait beaucoup de misère quand ils étaient gosses. Il a recommencé l'année dernière. Je ne comprends pas qu'un être si méchant soit dans la police. C'est sûrement...

Madame Angèle Braillys voyant que la colère allait la dépasser, se ressaisit. Son souffle et son débit de parole diminuèrent.

— Je devrais demander. Est-ce lui qui a fait le coup ? Cela ne m'étonnerait pas, il n'a jamais aimé mon fils. Louis est un garçon intelligent et gentil...

Puis il y eut un instant où Angèle Braillys resta comme figée puis elle reprit sa phrase.

— Pas comme, le Félicien, et pourtant, c'est le fils de mon amie Camille, une brave femme, qui a eu bien

des malheurs avec un mari toujours absent, la misère, pas de quoi se nourrir tous les jours et en plus un fils imbécile... méchant...

Elle se tut.

Canut regardait cette femme et voyait dans ses yeux de la colère, de la douleur et tous les tourments qui l'accablaient de tristesse. Elle eut un cri de fureur.

— C'est sûrement Félicien qui a tué mon Louis !

À cette seconde, Canut comprenait pourquoi Félicien ne pouvait venir et ne serait pas le bienvenu. Canut attendit que l'amertume de cette femme redescendît un peu.

Jugeant le moment opportun, il ajouta :

— Je peux vous certifier qu'il n'est pour rien dans le décès de Louis. J'étais là quand il l'a reconnu. Il était trop choqué pour être responsable de la mort de votre fils. Je fais ce métier depuis trente ans. Je sais ce que j'ai vu de mes yeux. Félicien est innocent.

Elle était assise droite sur sa chaise. Ses mains très fines étaient posées délicatement sur ses genoux.

— Puis-je faire quelque chose ? Je vais vous faire appeler une amie ou un ami afin de vous soutenir.

La réponse n'intervint qu'après plusieurs fortes respirations.

— Je veux bien que l'on prévienne Camille Albert. La mère de...

Elle ne pouvait dire son prénom. La douleur l'étreignait et elle se mit à sangloter un court instant.

Canut fit un signe de la main. L'agent Rousseau qui était resté en arrière près de la porte d'entrée s'avança.

Canut parla un instant à l'oreille de l'agent Rousseau qui sortit immédiatement après la fin du message.

— Ne vous inquiétez pas, elle va arriver. J'aurais quelques questions à vous poser. Si vous le permettez.

Elle fit un hochement de tête. Elle avait la bouche serrée et les yeux mouillés. Canut lui tendit un mouchoir blanc qu'il avait placé par avance dans la poche de sa veste. Elle ne voulait pourtant pas s'effondrer devant un inconnu qui malgré tout prenait des égards avec elle. Des larmes glissaient sur ses joues, mais elle voulait rester digne.

— N'étiez-vous pas inquiète de l'absence de votre fils ?

Elle fut surprise, et répondit,

— Pour moi, il était au travail.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Elle essuyait ses joues.

— Hier soir, au souper. Il n'avait pas très faim. Il a pris une soupe et un fruit. Il est sorti peu après, vers neuf heures... faire un petit tour. Il aime marcher sur les boulevards de Saint-Nazaire. *Je vais marcher pas longtemps*, m'a-t-il dit. Je le connais bien, je savais qu'il me disait cela pour ne pas m'inquiéter afin que j'aie dormi. Mais je savais qu'il allait traîner jusqu'à minuit. Je sais qu'il est sérieux. Il aime aller jouer au jacquet, voir des spectacles avec des amis du beau monde. Il est chimiste chez Monsieur Campredon, une grande maison. Alors, je me suis couchée et ce matin, vers sept heures trente, quand je ne l'ai pas vu, je me suis dit qu'il était parti au travail. Il a trente-huit ans. Il est grand... je lui dis qu'il boit beaucoup trop certain

soir, il teint cela de son père. Louis parfois abuse, alors, c'est normal de l'arrêter quand il a fait du tapage, mais de le mettre tout nu, c'est autre chose.

— Je vous comprends et de plus je viens d'être mis au courant, pour cette affaire, et je ne cautionne pas cela.

Ses yeux rouges ne coulaient plus. Elle avait repris son attitude rigide de forte femme. Elle avait maintenant une voix ferme emplie de colère.

— Merci, vous n'êtes pas comme ce grand escogriffe du commissariat principal qui m'a dit qu'il regrettait les culs-de-basse-fosse¹¹, un être snob, désagréable et pédant.

Canut jugeait cette mère, une femme de caractère, qui avait sans doute beaucoup serré la vis à son fils. Mais il avait besoin de cerner la personnalité de la victime, déjà en ayant le point de vue maternel, en lui demandant de parler de son garçon.

Elle expliqua pendant une bonne heure le parcours exemplaire des études de Louis, les premiers petits boulots, comment il avait trouvé l'emploi qu'il occupait. Elle fit l'éloge de l'être gentil, sérieux, le bon parti pour un mariage dans la bonne société auquel il pouvait prétendre.

Pendant ce temps-là, le gardien Rousseau faisait route vers le commissariat quand il croisa Félicien.

— Tu tombes bien ! Mme Braillys aimerait bien voir ta mère.

¹¹ Oubliettes

— J'arrive de chez elle. Je viens de lui annoncer la triste nouvelle. Elle est secouée, mais elle se préparait pour aller la voir.

Le gardien Félicien se retourna et aperçut au loin sa mère qui venait à leur rencontre.

— Tiens ! La voilà !

Il lui cria :

— Dépêche-toi ! Elle voudrait te voir.

Camille Albert était plutôt ronde et s'était habillée en noir, de la tête au pied. Elle ne mit pas cinq minutes pour les rejoindre.

— Alors ! dit-elle, accompagnée d'un secouement de la tête. C'est donc vrai, le petit Louis Braillys est mort.

Elle se retourna vers son fils.

— J'espère que tu n'y es pour rien. Vaurien !

Elle lui tapa sur l'épaule fermement et avait repris son chemin d'un pas rapide.

— Mais... Maman !

— J'y vais. Et rentre chez toi, ce soir.

L'agent Rousseau souriait en voyant Félicien, un bébé de quarante ans, se faire mener par sa mère par le bout du nez. Rousseau rattrapa Madame Camille Albert qui avait déjà pris le chemin de la maison de son amie et l'accompagna.

Canut avait écouté Mme Braillys pendant une heure. Quand elle fit un arrêt, il décida de faire un point en rassemblant ce qu'il avait glané dans le récit de sa vie avec son mari pas facile.

— Si je comprends bien, vous avez une petite rente de votre mari, un chaudronnier, décédé dans un

accident, il y a quelques années. Louis était bon élève. Il a eu son baccalauréat, puis a fait des études de chimie avant d'être embauché au Laboratoire d'analyse de Monsieur Campredon. Louis est célibataire et vous aide pour la maison, en vous donnant un petit quelque chose tous les mois.

Angèle Braillys avait repris une attitude moins abattue. Son rythme de parole était beaucoup plus rapide. Elle avait besoin et envie de parler

— Oui, c'est un brave fils. Tenez ! Ce mois-ci, il m'a donné, pas plus tard qu'avant-hier la somme de 175 francs ; mais il en garde pour lui aussi. Il m'a dit qu'il avait déposé 100 francs dans sa chambre et le reste à la banque, c'est un bon garçon. Vous savez que mon Louis est un chimiste, il est bien payé, plus de 450 francs, près de quatre fois le salaire d'un ouvrier. Mon fils est quelqu'un. Le mois dernier, il s'est offert une belle montre. Quand il sort, je lui reproche de trop dépenser. Mais il est généreux avec les dames. Il sort dans le beau monde, vous savez. Il a même des conquêtes. Il ne les ramène pas à la maison, je ne veux pas. Il va à l'hôtel. J'en ai vu certaines, les soirs d'été, quand il se promène avec elle sur le boulevard de l'océan¹². Je l'ai bien élevé, vous savez. Mon regret, c'est qu'il n'en a pas encore trouvé une à son goût avec laquelle il me ferait des petits enfants.

¹² Boulevard Wilson

Tout à coup, elle se rendit compte qu'elle ne reverrait plus son fils. Elle allait pleurer quand dans la porte on entendit Camille Albert.

— Ma pauvre ! Votre fils !

Elles s'étreignirent et fondirent en larmes.

Canut savait qu'à partir de ce moment il ne pourrait plus y avoir de discussion.

Il avait obtenu la permission d'aller dans la chambre de Louis. Le gardien Rousseau le suivit.

La chambre était austère. Un grand lit trônait au milieu de la pièce. En face, une armoire, en bois de chêne foncé, aux montants ciselés, était le seul autre meuble. Canut ouvrit les portes. Il vit deux costumes élégants, une douzaine de chemises blanches amidonnées et repassées sur une étagère. Le linge de corps faisait face au drap de lit. Sur la planche, la plus haute, il y avait une très grande boîte en fer contenant des courriers anciens, 300 francs et une dernière petite enveloppe avec le nom du Laboratoire d'Analyses Métallurgiques de Saint-Nazaire inscrit dessus, contenant les 100 francs, mais pas de montre. À côté, il y avait une autre boîte à gâteaux qui renfermait le pistolet de Louis Braillys avec des balles.

Canut regarda le gardien Rousseau. Il revint dans la salle à manger où les deux femmes parlaient. En les voyant, elles s'interrompirent.

— Madame Braillys, il y avait 400 francs dans la chambre de votre fils. Les voici. Nous allons prendre ces deux boîtes avec leur contenu. Je vous rendrais le tout personnellement à la fin de l'enquête. Je dois y aller.

Ce fut Camille Albert qui les accompagna jusqu'à la grille.

Canut lui glissa à l'oreille.

— Ne la laissez pas seule. S'il vous plaît.

— Commissaire, elle va venir chez moi. Dites-le à Félicien. Il comprendra.

— Il n'ira pas vous importuner, comptez sur moi !

Les deux s'éloignèrent prenant la direction de la caserne.

Autopsie à l'hôpital.

À mi-chemin, Canut rompit le silence de la marche.

— Rousseau, je vous offre une Nil

— Merci,

Il lui tendit son briquet amadou.

— Rousseau, je vous charge avec Félicien de me trouver son parcours nocturne. Félicien connaît certaines de ses habitudes ce qui facilitera sans doute les investigations.

— Chef, cela peut-il attendre demain ? Je suis debout depuis...

Il observa sa montre.

— Mince ! Elle est arrêtée. J'ai oublié de la remonter, mais je suis au poste depuis 20 h hier soir, et je n'ai pas dormi.

Le Commissaire Canut le regarda.

— Mais pourquoi quand je vous ai demandé de m'accompagner, n'avez-vous rien dit ! J'enverrais Félicien avec quelqu'un d'autre.

Ils continuèrent le chemin en silence tout en fumant.

Arrivé au commissariat, toujours accompagné de Rousseau, Canut se dirigea vers la porte 10. Il n'y

trouva personne. Il regarda à nouveau son collègue qui machinalement l'avait suivi.

— Rentrez chez vous. Je me charge de tout.

— Merci, Commissaire.

— Ne me remerciez pas, demain nous aurons sûrement une dure journée.

Rousseau ne se fie pas prier, il tourna les talons et s'éclipsa.

— Maintenant, j'ai une dernière chose à faire ; je dois me rendre à l'hôpital.

Dans l'amphithéâtre de l'hôpital, le docteur Laborde, médecin légiste, pratiquait avec grand soin son art.

Pendant plus de cinq heures, il travailla sur Louis Braillys. Il terminait le rapport quand Canut pénétra tout essoufflé dans la salle. Il était tout en haut de l'amphithéâtre.

Le docteur l'attendait.

— Venez voir ! Vous tombez bien, je viens de finir.

Pour le Commissaire, la vue du corps nu sur la table d'opération était une corvée désagréable.

Il descendait les marches tout doucement, espérant que le docteur recouvre le cadavre d'un drap blanc.

Mais, le docteur ne l'entendait pas de cette oreille.

— Venez voir, il faut que je vous montre deux ou trois choses.

Canut se raisonnait et approcha.

— Tout d'abord, il faut que je vous dise comme nous l'avons supposé, notre victime a été tuée de deux coups de couteau dans le thorax.

Le docteur montra sur le corps comment le premier avait perforé le poumon puis le second dans le cœur.

— Ce qui est remarquable dans cette technique, c'est que la victime n'a pas pu crier. Pas d'air dans le poumon, plus de son. Et le second coup, comme le premier, fait par un professionnel, une mort instantanée. La lame a perforé le ventricule droit avant de pénétrer dans le ventricule gauche. Un coup de bas en haut à partir du sternum fait par un droitier.

— Vous êtes sûr !

— Regardez, je vais vous montrer. Le tueur se trouvait derrière la victime, comme cela. Sa main gauche sur la bouche maintenant la tête, il lui a donné un premier un coup de couteau rapide dans le poumon à côté du sternum, pas de risque de glisser sur une côte. La victime n'a même pas eu le temps de bouger qu'il assénait le second dans le cœur.

— On dirait une technique de militaire.

— C'est cela, votre tueur l'est ou a été l'un d'eux. Mais le plus bizarre va venir.

— Ah bon !

— La victime a reçu d'autres coups de chaque côté de l'oreille fait avec un objet contondant.

— Mais pourquoi ?

— Commissaire ! Ce n'est pas moi qui le dirais. Les coups ont été violents et pour infliger sûrement de la souffrance.

— Vous pensez qu'il a été torturé, avant d'être mis à mort.

— C'est possible.

Canut regardait la tête de Louis Braillys.

— Ce n'était pas ton soir.

— Pour ne pas être son soir. Ce n'était pas son soir.
Ce que nous avons pris pour des coups de couteau sur la figure, ce n'est pas cela.

Canut encore surpris lâcha une nouvelle fois

— Ah bon !

— Regardez ici, la forme.

— Je vois, mais qu'est-ce que c'est ?

— Un coup de talon.

— Vous voulez dire qu'on lui a marché dessus !

— Non, le tueur l'a fait, volontairement, après l'avoir tué. Il lui a écrasé la figure pour le rendre méconnaissable avec des bottes aux talons ferrés.

— C'est odieux.

— Tout à fait ! Les coups de talons ont été faits avec une telle violence que le cartilage du nez a été broyé. La pommette de la joue a été déchirée sur au moins cinq centimètres, comme vous pouvez le constater. Ah, j'oubliais. Il a été tué entre minuit et demi et deux heures du matin.

Canut en restait tout muet devant tant d'acharnement. Il était sur le point de partir, mais le docteur continua.

— Ah oui ! Je ne peux pas être plus précis. Ce que je peux dire c'est que la mort est intervenue deux à trois heures après son dernier repas.

Canut parut surpris.

— Docteur, vous vous trompez d'heure. Sa mère nous a assuré qu'il avait mangé à huit heures précises une soupe épaisse de poireaux puis un fruit.

Le docteur se mit à rire.

— Votre client est un cachottier. J'avais bien trouvé un peu de fibre de poireaux, mais la digestion était pratiquement terminée. Mais votre client a mangé beaucoup plus tard dans la soirée, un ragoût de bœuf, pomme de terre, carottes, accompagné de vin de mauvaise qualité. Il a dû manger dans une gargote de la foire, il avait bu entre-temps de la bière et du vin. Au fait, vous voulez sourire un peu, votre macchabée a été soigné, il n'y a pas très longtemps, pour une blennorragie, la chtouille ou la chaude-pisse, si vous préférez. Je pense qu'il a attrapé cela dans le lit d'une personne que vos services connaissent ; quoiqu'il m'arrive de prodiguer des soins, discrètement, quelques belles-dames de Saint-Nazaire, mais pas dernièrement. Je vous dis cela Canut, mais cela doit rester entre nous. Quand j'y pense, j'ai traité deux cas en partance sur un paquebot, au mois de juillet, deux très belles femmes étrangères. Canut, je dois reconnaître qu'elles étaient malades, j'ai avisé le médecin du bord pour qu'il les consigne totalement dans leur cabine.

— Docteur, votre analyse me fait poser bien des questions sur qui était ce Louis. Un être irréprochable d'après sa mère à qui il dit tout selon elle, un être gentil au dire des premiers témoins et cet homme ayant une vie nocturne, sans doute, bien fournie...

Le docteur tendait une liasse de papier.

— Voici le rapport et le permis d’inhumer le corps parce que je n’en ai plus besoin. J’ai fait toutes les analyses, je ne peux rien faire d’autre. Au fait, votre gars est aussi un bon buveur. Il avait bu beaucoup et son foie donne des signes d’accoutumance à l’alcool et d’autres produits. Au fait, il travaillait où et dans quoi exactement ? Je ne l’ai pas noté sur mon dossier.

— Il était chimiste au laboratoire de... chez Campredon.

— Oui, je vois, attendez concernant le foie, c’est normal ; ne tenez pas compte de la dernière remarque, pour le foie, cela pourrait venir des produits chimiques. Du moins, je vais vérifier.

Canut repartait avec encore plus de questions.

Au même moment, sur la place Marceau, les agents de la sûreté s’étaient lancés dans un travail de fourmi afin de collecter un maximum d’information sur les faits et gestes de Louis Braillys.

Ce soir-là, l’équipe ne trouva pas plus que ce que Félicien, grâce à son collègue Robert, avait dit.

On avait bien perdu sa trace après son entrée au café du Ralliement à l’angle de la rue Courbet.

Troupe vagabonde.

C'était la foire de septembre, tout le monde est sur le pont. Elle ne battra son plein que vers le 15 septembre. La foire aux sabots et aux oignons était connue de très loin. On y venait de tous les coins du département, voire même de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. La foire allait durer comme d'habitude tout le mois et cette fois, elle commençait par un crime.

Toute la brigade allait visiter les bars, les hôtels, afin de collecter des indices.

Le Commissaire Haudebert avait appris le nom de la victime, cela l'importuna, mais quand il connut la façon dont avait été perpétré l'assassinat, il tira et se forgea une conclusion. Néanmoins, il passait de temps en temps afin de s'informer de la suite de cette affaire qui pouvait toucher indirectement des personnes qu'il connaissait comme le patron de Louis Braillys, Monsieur Campredon.

Dès qu'il le pouvait, le Commissaire Haudebert faisait remarquer à Canut qu'il devrait se résigner, de plus en plus, et accepter que le crime était celui d'un rôdeur ou d'un Apache, comme il le soutenait maintenant. De plus, il en avait parlé avec le Juge

d’instruction à qui il avait affirmé qu’il ne pouvait en être autrement.

Le Commissaire Canut ne voulait pas le suivre dans cette idée réductrice et il collectait, au fur et à mesure, les bribes de renseignements sur les allées et venues de la victime.

Dans le Bureau 10, la conversation s’interrompit à l’arrivée de Félicien avec deux gardiens. Les agents revenaient de la place Marceau.

Félicien esquissa un sourire et se mit droit.

— Monsieur, j’ai pensé ! J’ai été rapidement à la pêche. C’est ainsi que nous avons appris que Louis Braillys est passé au café des Ambassadeurs vers 22 heures puis une heure et demie plus tard, au café du Ralliement. Nous tenons cela de l’agent Robert qui patrouillait dans le centre de la place Marceau qui est occupée par les baraques et les attractions foraines diverses. Robert est mon collègue avec qui j’avais joué le mauvais tour de novembre dernier quand nous l’avions arrêté pour ivresse. Il s’est souvenu de Louis et de l’avoir vu quand je lui ai dit qu’il était notre mort.

— Enfin, votre bêtise sert à quelque chose, malgré tout, bon travail. Votre collègue ne l’a pas vu plus tard dans la soirée.

Félicien, comme à son habitude, continuait à parler.

— Euh ! Tous ces marchands ont peur des bandes d’Apaches, ces truands qui rôdent le soir et en veulent à leurs bourses à coup de surins. L’année dernière, huit commerçants s’étaient fait dévaliser en début de foire, alors ils nous appellent pour un oui et pour un non dès le soir venu...

Il lui faudrait sûrement reprendre les dossiers de septembre 1911 dans l'intention de vérifier et de trouver des similitudes avec l'affaire actuelle afin d'y retrouver un coupable. Cela ne l'enchantait guère.

Le Commissaire Canut leva une main vers son menton puis massa sa barbichette. Il réfléchissait à l'enquête reconnaissant que la foire n'arrangerait pas les recherches. Il avait pensé se trouver en face d'un crime aux motifs complexes, malencontreusement, l'instruction tournait contre ses premières convictions.

— Bon ! Votre collègue l'a-t-il vu accompagné de quelqu'un ou de quelques individus louches ?

Félicien cherchait Robert des yeux, car il ne s'attendait pas à cette question.

Canut reprit la parole, comprenant que Félicien avait donné tout ce qu'il savait.

— Je dois dire que je ne sais pas par quel bout commencer. Je crois que pour le moment nous devrions concentrer nos recherches autour de la Place Marceau et de la fête foraine.

Une autre équipe de la sûreté arrivait dans le bureau 10. Elle fit le point avec Canut qui vérifia s'il n'avait pas oublié un hôtel, un garni, un bar.

Canut interpella la brigade.

— Attendez un instant, ne me dites pas, les gars, que l'on disparaît à Saint-Nazaire comme cela !

Les agents sur place baissaient la tête.

Il frappa du poing sur son bureau. Le bruit claqua et résonna jusque dans le couloir.

Un agent sursauta et dit.

— Commissaire ! Les cafetiers, les limonadiers, les hôteliers, les barmans, nous répondent tous qu'ils ont d'autres chats à fouetter que de se rappeler si untel ou untel est venu les voir dimanche soir. Ils ne se souviennent que des personnes qui font du tapage et qu'ils sont obligés de demander de sortir.

Tout à coup, Canut comprenant que les deux jours passés n'avaient servi à rien décida de reprendre les choses en main.

— Ah ! C'est comme cela qu'ils le prennent. Avec moi, je vais les faire chanter une autre chanson. Pas de vraie réponse de leur part, alors, je trouverais bien une fraude afin de clore leurs établissements durant toute la foire. Ils vont m'entendre. Entre autre, je sais que l'on ferme les yeux sur les dépassements d'horaire de fermeture le soir des cafés, n'est-ce pas ?

Les agents ne répondirent pas.

— Et les hôteliers, n'oublient-ils pas certains enregistrements ou des locations à la sauvette avec des clientes qui ne sont pas de vraies clientes, mais plutôt des dames de petite vertu. Il vont m'entendre ces patrons qui arrondissent grassement leur fin de mois ? Ils vont m'entendre !

Il y eut un bruit dans le bureau 10. Canut regarda deux nouveaux arrivants.

— Messieurs, vous allez me vérifier les pensions de famille, les meublés du centre-ville et de Penhouët dans lesquels on trouve ordinairement les repris de justice dans l'espoir d'y découvrir des traces du passage de ces bandits. Je veux que ce soir, on ait des réponses.

Un des deux hommes qui venaient d'entrer prononça.

— Commissaire, on en arrive. On a fait choux-blanc. Les recherches sur ce point sont restées nulles. Pas un clampin, pas un traîne-savate à coffrer pour une incartade ! La ville est devenue subitement un modèle du genre. Dans les rues, il y en a même qui nous ont dit que les Apaches se terrent depuis le meurtre.

Le Commissaire Canut ouvrit des yeux grands comme le bassin de Saint-Nazaire. Sa colère ne retombait pas

— Messieurs, vous n'avez rencontré personne de fiché chez nous ! Saint-Nazaire, par miracle, s'est vidé de tous ses truands en plein début de foire... C'est des conneries ! Allez tous au boulot. Personnellement, je vais commencer par le café du Ralliement. Rousseau, accompagnez-moi.

Tout le groupe s'apprêtait à partir.

Canut dit.

— Messieurs, un portrait de Louis Braillys est à votre disposition, j'espère que tout le monde a le sien.

Un oui massif se fit entendre, pourtant quelques messes basses suivirent demandant où l'on pouvait se le procurer.

Coup de colère.

Tout en marchant, Canut regardait autour de lui. En effet, sur les boulevards Gambetta et Victor-Hugo et enfin, sur la place de l'Abattoir se tenait le marché des bestiaux. Le champ de foire était assez bien garni, avec les chevaux, les vaches et les porcs, mais aussi tout un tas d'animaux de la basse-cour attachés ou en cage. On pouvait voir dans un coin quelques abris de fortune, montés à la hâte, afin de permettre aux marchands de dormir près de leurs bêtes.

En se dirigeant vers la place Marceau, la foire s'étalait dans les rues du Palais¹³, rue de l'Amiral Courbet¹⁴ et de la Paix où se plaçaient les marchands ordinaires des marchés d'étoffes, mercerie, gâteaux, bazars, jouets, etc.

Saint-Nazaire grouillait de monde plus on se rapprochait du centre. La grande majorité des hôtels de Saint-Nazaire affichait complet sur leur devanture, et les propriétaires, un large sourire.

¹³ Rue du 28 février 1943

¹⁴ Emplacement du ruban bleu et place Amérique latine

La colère du Commissaire Canut ne descendait pas durant le trajet pédestre de la caserne au café du Ralliement.

Dans Saint-Nazaire, il était impossible d'utiliser un véhicule à cause de la foire. Ils prirent la rue Villès-Martin¹⁵. Toutes les bannes des magasins et les volets étaient baissés afin de garder la fraîcheur sur les grands immeubles de la rue. Quelques charrettes à bras étaient en travers de la route. Les propriétaires des magasins profitaient de la foire pour faire un grand déballage sur le trottoir.

Ils passaient devant le Bijouterie Ordronneau qui jouxtait le magasin Chemiserie Ligier.

Rousseau dit.

— J'aime bien ce magasin, mais je n'ai pas les moyens avec ma solde.

— C'est vrai qu'ils ont des chemises uniques, les Nazairiennes, mais le prix aussi, on dirait qu'elles sont cousues chez Ordronneau.

Devant la clinique, place Carnot¹⁶, ils prirent la rue de Nantes en direction de la rue de l'Amiral Courbet.

Les deux hommes avaient marché vingt minutes afin de rejoindre le café du Ralliement. Il n'était que dix heures et le café était plein à craquer.

Canut demanda à voir le patron. Ce dernier arriva précipitamment de sa cuisine où il était parti vérifier certaines mises en place.

¹⁵ Avenue du Général de Gaulle

¹⁶ Place des Quatre Horloges

— Je suis le Commissaire Canut, voici ma carte. J'ai des questions à vous poser.

— Je n'ai pas le temps et je n'ai rien vu.

Le patron retourna rapidement derrière son bar suivi de près par le Commissaire Canut.

— Je viens de vous dire, Monsieur, que je ne sais rien. Si vous ne consommez pas, ne restez pas ici. Il y a des clients qui attendent.

Le Commissaire Canut était sur le point d'exploser. Il se retourna vers Rousseau, en lui glissant à l'oreille.

— J'ai aperçu deux groupes d'îlotiers à deux pas d'ici, amène-les. Nous allons voir ce que nous allons voir avec ce Monsieur qui ne veut rien savoir.

Monsieur Henri Dupuis, propriétaire du café du Ralliement, ne se doutait de rien. Il avait regardé la scène sans la comprendre et il n'entendit seulement que la commande du Commissaire.

— Patron, un petit noir.

Le cafetier, à cette annonce, se sentit totalement rassuré et servit la tasse de café.

— C'est deux sous.

Canut fit mine de ne pas entendre.

Quelques instants après, Rousseau revenait avec les quatre hommes. Canut avait toujours une respiration difficile, montrant son excitation intérieure. Il lança fortement.

— Rousseau, vérifiez si tout le monde est en règle, clients et personnels. Ensuite, nous irons inspecter si tout ce qui est derrière est légal. Nous répéterons cela tous les jours durant la foire.

Le patron du Ralliement n'en crut pas ses oreilles. Il s'indigna.

— Vous n'avez pas le droit ! Vous allez faire fuir tous les clients dès que cela va se savoir. Vous voulez me ruiner. Je me plaindrais.

Les îlotiers empêchaient tout le monde de sortir.

Rousseau intervint dès la deuxième table.

— Commissaire, j'ai un premier client pour le Panier à salade.

Le patron se mit à bégayer

— Co, Co, Commissaire...

Canut le regarda dans les yeux.

— Vous voulez bien me répondre, maintenant.

— Co, Co, Commissaire... Vous n'avez pas le droit !

— Rousseau, coffrez moi tout le monde, on vérifiera tranquillement à la caserne.

Au loin, on entendait une sirène hurler.

Canut avait mis le portrait de Louis sur le comptoir et n'eut même pas besoin de poser sa question.

Monsieur Henri Dupuis avait recouvert la mémoire.

— Bien sûr, que je connais, Monsieur Braillys, il est passé dimanche soir. Il est arrivé, il a mangé un pot-au-feu, vers vingt-trois heures environ. Pour l'heure exacte, je ne suis pas trop sûre. Il y avait plein de monde. Il est aussitôt parti. Il m'a dit qu'il allait faire un tour à la foire. Je ne l'ai pas revu de la soirée. Vous pouvez demander à mon garçon de salle, c'est lui qui l'a servi.

Le garçon de salle confirma les dires de son employeur et ajouta.

— J'aime bien Monsieur Louis. Quand il mange, il me donne toujours deux francs de pourboire.

Le patron stupéfié, dit,

— J'avais cru comprendre qu'il te donnait cinquante centimes. Tu me voles, je vais m'occuper de toi.

Monsieur Henri venait de faire le tour du comptoir et d'un pas énergique, il se dirigeait vers son serveur tout en gardant un bras en l'air avec le poing fermé.

Canut intervint en lui prenant le bras, le stoppant net.

— Les pourboires sont pour le personnel, n'est-ce pas ?

— Oui, en général, mais ici, j'ai ma politique, 25 % pour eux, le reste pour le bar. J'ai des frais.

— Je vais vérifier, mais la règle sur Saint-Nazaire est de 15 à 20 centimes par couverts. L'argent est placé dans le tronc, n'est-ce pas ?

Le serveur fit un signe de la tête.

— Rousseau, relâchez les clients, et arrêtez-moi cet escroc.

— Co, Co, Commissaire... Vous n'avez pas le droit ! Mon serveur me vole. Je récupère mon dû. C'est normal. Je fais les comptes le soir, 25 % pour le service et le reste pour les frais. C'est comme cela que je procède.

— C'est vous qui volez vos employés et vous venez de le reconnaître devant moi. Je dois vous arrêter pour vol, c'est la règle. C'est la loi. Le maximum du pourcentage prélevé devrait être fixé de 5 à 10 %, si je

ne me trompe pas avec un fonds de caisse de 20 à 30 francs. On ne me la fait pas à moi. Je connais bien votre métier, Monsieur Dupuis.

Le serveur avait un sourire. Il acquiesçait les dires.

Le patron était pétrifié.

— Co, Co, Commissaire... il faut bien que je gagne ma vie.

Le Commissaire Canut le matraquait de son regard noir. Le patron du Ralliement se voyant acculé n'hésita plus un seul instant.

— J'ai entendu des choses... Vous savez, on m'a dit, que l'on a vu le Louis chez Marsac, l'ancien café de la Bretonnière.

— Rousseau, relâchez-le. Si par hasard, des souvenirs ou un ragot sifflaient à vos oreilles, pensez à me le dire. Attendez-vous à ce que je revienne vous voir.

— Compter sur moi, Commissaire. Au fait, j'y pense, Le Louis...

— Dites quand même Monsieur Louis Braillys, s'il vous plaît.

— Commissaire, Monsieur Louis Braillys m'a dit qu'il arrivait du café des Ambassadeurs. Il était seul chez moi, mais pas là-bas.

Canut souriait. Puis avec un peu d'ironie, il dit au patron du café du Ralliement.

— La mémoire, c'est comme la vinaigrette, il faut l'agiter pour avoir une bonne sauce. Soyez sympathique, passez le mot suivant que « le Commissaire Canut ne serait pas contre un petit coup

de pouce du destin, de petits renseignements pour aider dans l'affaire de Louis Braillys. »

— Je ferais passer le message. Comptez sur moi.

— Dites bien, autour de vous que le Commissaire Canut, c'est mon nom, est un être patient qui ne demande qu'une chose qu'on lui réponde gentiment. Par contre, j'aime chercher, fouiller, fouiner, retourner les pierres quand on me cache des choses. Merci. Au fait, le café, combien vous dois-je ?

Le patron du café regardait autour de lui. Il vit que les quatre îlotiers étaient toujours devant la terrasse. Puis prenant un sourire forcé, il dit.

— Commissaire, entre amis, cela ne se fait pas. Le café est pour moi. Il y avait le coup de feu tout à l'heure. J'étais dans le jus. Je ne vous avais pas reconnu. Vous serez toujours le bienvenu au café du Ralliement. Pour le message, je ferais circuler, pas problème.

Rousseau avait apprécié la méthode, même s'il l'avait trouvée un peu dure pour un café qui en général est bien tenu et sans problème.

Canut sortit et remercia les îlotiers. Il se frottait les mains. La colère était enfin totalement terminée.

— Rousseau, enfin un début de piste.

Ils étaient sur le point de partir quand le patron du Ralliement arriva derrière eux. Il avait encore des choses sur la conscience.

— Commissaire.

Canut surpris se retourna.

— Commissaire, j'ai entendu dire qu'au café des Ambassadeurs, il y a des étrangers qui... vous me comprenez.

— Non, pas pour le moment. Vider votre sac, sinon !

— C'est une rumeur qui courait. Bah ! Il y a des étrangers qui sont intéressés par le Rochambeau, le paquebot qui sera lancé le 12 septembre et le cuirassé de la marine française. Ils donneraient de l'argent contre des informations. Il y en a plusieurs qui voudraient bien connaître certains secrets techniques. Le café des Ambassadeurs est le café où les choses se disent. C'est ce que l'on m'a dit.

— Merci. Monsieur Dupuis.

— Il y a aussi, paraît-il des personnes qui y récupèrent des papiers avant de reprendre le train. Vous me comprenez.

Les deux hommes repartirent vers la caserne.

Tout en marchant, Canut réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. Il se souvenait d'une note d'avril dernier de la préfecture de police demandant à vérifier les personnes étrangères qui tourneraient autour des entreprises d'armement.

— Rousseau ! Dans la presse, je me souviens avoir lu en début d'année qu'il y avait des négociations entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne pour la limitation des armements navals. L'Allemagne était disposée à limiter son armement naval en échange de la neutralité de Londres, qui a refusé. Depuis les négociations avaient été rompues.

— Si vous le dites, Commissaire.

— Rousseau. Vous saviez qu'au mois de juillet, les chefs d'état-major Français et Russe se sont réunis. Le général Joffre et le général Jilinski ont signé un protocole d'entente qui améliorait les conditions dans lesquelles les armées russes et françaises s'appuieraient réciproquement en cas de conflit.

— Celui-là, je l'ai lu. Je me suis dit que je n'aime pas ça. Cela sent la guerre.

— Vous voyez, l'information que le patron du Ralliement vient de nous donner me conforte dans l'idée qu'une guerre est en train de se tramer. S'il y a des espions chez nous, ils doivent regarder les machines du Rochambeau et la coque du Cuirassé France. Un cuirassé nouveau, un navire de guerre que nos ennemis nous envient. Le blindage, le métal et l'armement pourraient intéresser des personnes mal intentionnées. Il y aurait des espions dans le café des Ambassadeurs, cela ne m'étonnerait guère.

Canut était bercé par cette idée, mais n'osait pas le dire à tout le monde.

— Ainsi, notre crime ne serait pas un crime ordinaire !

Rousseau regardait Canut dont le regard était devenu celui d'un enfant devant un nouveau jouet. Mais le gardien Rousseau qui avait lui aussi plus de vingt ans de maison ne se laissait pas convaincre ainsi.

— Commissaire, depuis qu'il a été créé, on en a tous entendu parler des espions de Saint-Nazaire, mais cela a toujours été une fausse rumeur. Commissaire, vous croyez cette personne qui n'avait rien vu et qui ne savait rien, et puis d'un seul coup, vous balance les

Ambassadeurs et le Marsac. Je crois qu'il veut nuire à sa concurrence en disant du mal d'eux.

— Je suis un peu d'accord. Nous vérifierons. Mais, il n'y a pas de fumée sans feu. Rumeur ou pas rumeur, cela nous fait plusieurs pistes.

Voyant que Rousseau n'adhérait pas à sa thèse d'espionnage, il se dit qu'il fallait pour le moment mettre en attente cette idée, et chercher secrètement le détail.

Principal Haudebert.

Dès le début de l'après-midi, l'esclandre du Commissaire Canut au Café du Ralliement faisait le tour de la place de Saint-Nazaire au point que le Commissaire Haudebert en fut averti sans doute par un ami intime habitué du café des Ambassadeurs.

Le Commissaire Canut avait décidé d'attendre 14 heures pour se diriger vers la place Marceau et commencer son enquête.

Il regarda sa montre.

— C'est l'heure.

Le Commissaire Canut entra au café des Ambassadeurs, rue de la gare¹⁷ non loin de la rue de Nantes.¹⁸

Une fois, qu'il s'était présenté, bien que, dans la salle il ne restait pas beaucoup de place, Monsieur César Fradini, le patron du café des Ambassadeurs, originaire de la région de Toulon, disait-il, l'installa dans un coin à l'abri des regards.

¹⁷ Rue de Stalingrad

¹⁸ Rue Henri Gautier

— Nous serons mieux ici pour discuter, dit-il avec une pointe d'accent corse.

Le Commissaire Canut présenta le portrait de Louis Braillys.

— Pas besoin de cela, Commissaire, je connais bien Louis Braillys. Comme vous le savez sûrement, Louis est bien passé, mais seul. Il a dit bonjour aux habitués... Mes clients sont...

Haudebert arrivait justement à ce moment-là.

— César, je n'ai pas encore eu le temps de dire au Commissaire Canut que ton établissement est très bien avec une clientèle irréprochable. César, tu permets, je voudrais dire deux mots à mon collègue.

César Fradini laissa sa place au Commissaire principal Haudebert. Il était à peine assis qu'il aperçut du monde à d'autres tables.

— Canut, Mon Ami, excusez-moi, un instant, je reviens.

Haudebert salua une dizaine de personnalités présentes puis revint, expliquant à Canut de ne pas ennuyer ses grands amis, tous, au-dessus de tous soupçons.

— Je vais vous faire les présentations. À la table, sur votre droite, il y a Monsieur...

Il montra un groupe puis il commença à décliner les noms des personnalités de Saint-Nazaire, plus ou moins connues, mais dont le Commissaire Haudebert se targuait d'être des bons amis.

Le Commissaire Canut regardait sans écouter. Il faisait un « oui » occasionnellement, puis un « tout à

fait » et un « je comprends » sans pour cela y apporter de l'importance.

Le Commissaire Haudebert ayant fini l'explication sur les rouages de la bonne société termina en lançant un dernier conseil.

— Si vous avez besoin de vous adresser à ces personnes de qualité, Mon Ami, vous passerez par moi afin que je vous introduise.

Le Commissaire Canut avait répondu par l'affirmatif tout en pensant le contraire.

— Commissaire principal, me laisserez-vous m'entretenir avec Monsieur Fradini ?

— Bien sûr, je dois vous laisser. J'ai un rendez-vous.

Café des Ambassadeurs.

Voyant Haudebert le saluer, César Fradini revint à la table.

Avec l'accent du Midi, il dit

— Commissaire, j'ai appris par mégarde, les misères que vous avez fait subir à ce pauvre grippe-sou de Dupuis. Ce n'est pas bien, mais pour lui c'était mérité. Ses serveurs pourront rester et obtenir un vrai salaire. Chez moi, la maison est bien tenue, les serveurs sont tous comme moi de Méditerranée. Ici, on travaille en famille. Nous autres, nous avons de l'honneur. Je dirais même plus, un code de l'honneur. Ce qui se passe en famille reste en famille, pour le reste, nous sommes ouverts et nous répondrons à toutes les questions. Je transmettrais le message auprès de mes serveurs... surtout Tonio, il n'a jamais été le plus bavard. Je lui expliquerai. Au fait que voulez-vous savoir ?

— Nous parlions de Louis Braillys avant que le Commissaire Haudebert n'arrive.

— Un brave homme, le Commissaire Haudebert. Il m'a arrangé deux ou trois bricoles par le passé. Alors quand il a besoin d'un renseignement sur un client étranger de passage, il va de soi, je le préviens.

Table des matières

Découverte.....	7
Identification.....	17
Bureau 13.....	23
Visite à une mère.....	30
Autopsie à l'hôpital.....	42
Troupe vagabonde.....	48
Coup de colère.....	53
Principal Haudebert.....	63
Café des Ambassadeurs.....	66
Témoignages.....	69
Prochaine étape.....	76
Café Marsac.....	81
Au laboratoire.....	87
Maigres indices.....	94
Gare aux témoins.....	99
Soirée d'écoute.....	103
Coups de Filet.....	117
Situation politique.....	128
Téléphone à Berlin.....	131
Vers une vérité.....	144
Fatidique rencontre.....	154
Accélération bienvenue.....	164
Témoins choisis.....	173
Effraction du laboratoire.....	186
Conclusion inattendue.....	193
Éclaircissement inespéré.....	206
Affaire classée ?.....	217
Dénouement sans appel.....	227
Les Mots de la fin.....	233
Table des matières.....	248